

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 6

Artikel: Le service d'Espagne et la fin du régiment valaisan de Courten de Preux
Autor: Schalbetter, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le service d'Espagne et la fin du régiment valaisan de Courten de Preux¹

Le service capitulé fut l'un des facteurs les plus importants de la politique extérieure de l'ancienne Confédération. Il lui servit de base et de monnaie d'échange lors de presque toutes les négociations, aussi bien économiques que politiques avec l'étranger et s'il ne réussit pas toujours à enrichir celui qui s'engageait au service d'une puissance étrangère, il apporta cependant l'appui financier indispensable à un pays pauvre et exigu. Toutefois, malgré un statut juridique qui laissait aux gouvernements une assez grande liberté d'action, le service étranger hypothéqua souvent la politique intérieure et extérieure des cantons suisses.

Depuis la « Paix perpétuelle » de 1516, la France détint à l'égard du service capitulé un droit de préférence qui fut l'expression de son influence politique prépondérante dans la Confédération; cela n'empêcha pas un certain nombre de troupes suisses de s'engager au service des Pays-Bas, de l'Empire, de l'Autriche, de la Savoie ou de l'Espagne, mais il semble que ces services, et tout particulièrement celui d'Espagne, soient beaucoup moins connus que le service de France.

Dans son « Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents services de l'Europe », May de Romainmôtier ne consacre au service d'Espagne qu'une centaine de pages et ses idées sur l'origine de ce service sont peu claires.

Si déjà en 1483, l'historiographe Pulgar parle de gens appelés « Suisses », au service d'Isabelle la Catholique, ce n'est qu'en 1635 que nous trouvons un régiment Béroldingen au service de la monarchie espagnole. Il faut attendre ensuite près d'un siècle pour retrouver, en 1724, un régiment de Nideröst qui sert le roi d'Espagne en Italie et en Afrique.

Dix ans plus tard, la guerre de succession d'Autriche encouragea Philippe V à lever d'autres régiments suisses pour son service. En 1734, il entama des pourparlers avec le canton souverain de Soleure pour la formation de deux régiments qui furent confiés, l'un à don Juan-José-Antoine Sury de Bussy, ancien capitaine dans le régiment de Nideröst,

¹ Extrait adapté d'une étude parue dans les *Annales valaisannes*, 1969, pp. 283-369, sous le titre *Le régiment valaisan au service de l'Espagne 1796-1808*.

l'autre au colonel don Victor-Lorenzo de Arregger. Ces deux régiments se distinguèrent durant les guerres d'Italie et finirent par fusionner en 1749, pour n'en former qu'un seul sous les ordres du colonel Buch de Soleure.

Au cours des guerres d'Italie, trois autres régiments suisses entrèrent encore au service du roi d'Espagne, ce furent les régiments « Vieux Reding », levé en 1743 par Charles Reding de Biberegg et « Jeune Reding », levé la même année par Joseph-Charles Reding de Biberegg. Ces deux régiments appartenaient au canton de Schwyz et possédaient, chacun, une compagnie valaisanne. Le troisième régiment, levé cette même année 1743 en Suisse orientale, fut confié au colonel nyonnais Georges Dunant, vassal de l'abbaye de Saint-Gall.

Les quatre régiments suisses défendirent l'Espagne durant toutes les guerres du XVIII^e siècle, aussi bien au Portugal qu'en Algérie ou sur l'île de Minorque. Partout, ils donnèrent des preuves de bravoure et de fidélité à la monarchie espagnole, ce qui encouragea le roi Charles IV, en 1792, non seulement à renouveler les anciennes capitulations mais à renforcer son armée par la levée de nouvelles troupes suisses. Ses regards se tournèrent tout naturellement vers les cantons catholiques et leurs alliés valaisans connus depuis longtemps pour leurs traditions guerrières.

Les Valaisans s'étaient engagés au service de la France avant même la célèbre bataille de Marignan puisque le premier traité d'alliance entre le roi de France et la République du Valais date du 10 mars 1500; il stipule que: « Les Valaisans promettent de fournir au roi Louis XII, en payant, d'hommes armés de leur pays pour être employés à son service contre qui que puisse être, sans charger le roi de leur rendre la pareille. »

Plus tard, le Valais fut compris dans tous les traités entre la France et les cantons suisses, notamment ceux des années 1515, 1516, 1543, 1582, 1602, 1663 et 1715.

Les premières troupes fournies par le Valais furent des bandes ou compagnies franches. C'étaient des corps d'infanterie d'environ 300 hommes, commandés par un capitaine et deux ou trois officiers. Ordinairement, ces compagnies servaient isolément ou incorporées dans des régiments suisses; elles étaient licenciées à la paix.

Ce n'est qu'à la fin du siècle suivant, en 1689, qu'Amelot, ministre de France auprès des cantons suisses, négocia avec la République du

Valais la levée d'un régiment. Durant plus d'un siècle, ce régiment exclusivement valaisan portera le nom de son fondateur et de ses chefs successifs, tous membres de la famille de Courten.

Un décret de l'Assemblée Nationale du 20 août 1792 mit fin aux capitulations avec le roi de France et le régiment fut licencié à Valenciennes, le 10 septembre suivant. Malgré les promesses faites aux soldats suisses qui consentaient à servir la République, bien peu se laissèrent tenter : 22 officiers et 166 hommes sur un effectif de 972, reprirent du service sous le nouveau régime ; les autres rentrèrent au pays.

Cette même année 1792, le roi Charles IV d'Espagne proposa au Valais la levée d'un régiment, d'un bataillon ou du moins de quelques compagnies.

La plupart des officiers ainsi que les premières recrues arrivèrent en Espagne à la fin de l'année 1795. Malgré la capitulation qui disait Barcelone, le régiment s'organisa à Palma, sur l'île de Majorque. Le lieutenant-colonel Joseph-Hyacinthe-Elie de Courten prit le commandement par intérim du régiment, pendant que le colonel Jean-Antoine-Adrien de Courten s'occupait du recrutement en Suisse et en Allemagne.

La levée commencée le 20 octobre 1795 fut accomplie le 29 septembre 1796. Le régiment se trouva complet à cette date. Il comprenait, outre les 155 Valaisans engagés surtout dans l'arrière-saison, 1680 étrangers venus des armées autrichiennes et prussiennes qui avaient pris part aux guerres contre la République française.

Le régiment valaisan tiendra garnison à Palma jusqu'en 1804. Ces années seront consacrées avant tout à l'enrôlement, à l'exercice des recrues, aux réparations d'armes et à l'entretien de l'équipement.

Pour tous les soldats du régiment, le dépaysement était profond car ces hommes étaient habitués à d'autres paysages, à d'autres mœurs et à d'autres climats. Toutes les nationalités de l'Europe centrale se coudoaient et si la langue allemande était celle de la plupart des soldats, la paix de Bâle avait permis d'enrôler aussi des Polonais, des Litvaniens, des Valaques, des Hongrois, des Moldaves, sans compter les Suédois et les Danois.

Lorsqu'en 1805 les relations entre l'Espagne et l'Angleterre se détériorèrent, le gouvernement espagnol décida de retirer sur le continent la garnison de Palma. Le régiment valaisan tint alors garnison à Barcelone jusqu'en juin 1805. Le 7 juin le régiment se mit en route pour rejoindre

Madrid où il fit son entrée le 23 juillet. C'est dans la capitale espagnole qu'allait se jouer, trois ans plus tard, le sort du régiment valaisan.

Au printemps 1808, profitant de la liberté de passage accordé par les Espagnols aux troupes françaises, l'armée impériale se répandit dans le pays. Tandis que la cour de Madrid hésitait à agir, l'armée française s'emparait par ruse ou par force des citadelles de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Figuières et de Barcelone, seuls obstacles importants sur la route de Madrid.

Après l'arrivée de Murat aux portes de la capitale, l'inquiétude et l'incertitude des Madrilènes gagnèrent peu à peu le régiment de Preux ¹, témoin des événements qui bouleversaient l'ordre dans la capitale. La menace de se trouver seuls en face de l'armée française ne cessait de préoccuper les chefs du régiment et déjà ils hésitaient sur l'attitude à adopter lorsqu'un ordre de l'infant don Antonio éloigna de la capitale le régiment de Preux. L'inspecteur général, don Joaquim Marti, l'envoya tenir garnison à Cuenca, petite ville à une trentaine de lieues à l'est de Madrid (1^{er} mai 1808). Le déplacement était de peu d'importance mais il répondait aux désirs de la Junte espagnole qui voulait éviter tout sujet de frictions avec la France.

Cette mesure ne fut pas suffisante pour soustraire le régiment aux visées françaises; l'empereur Napoléon appréciait à leur juste valeur les qualités militaires des Suisses, aussi n'eut-il rien de plus pressé que d'incorporer à son armée les régiments suisses au service de l'Espagne. Le 4 mai, il donne l'ordre au prince Murat de confier le commandement de la brigade formée par les « Suisses-Espagnols » au général Rouyer et de réunir cette troupe au corps du général Dupont. Le lendemain, l'empereur insista à nouveau pour que son ordre fût exécuté au plus vite et invita les soldats suisses qui étaient à son service à partager leur table avec les camarades qui servaient l'Espagne. Supposant à tort que la solde versée par la France était plus avantageuse, il décida « qu'à partir du 1^{er} juin, les troupes espagnoles seraient traitées comme les troupes françaises ».

Encerclés par l'armée française, les régiments de Reding et de Preux ne surent bientôt plus quelle attitude adopter: les chefs de ces deux

¹ Le colonel Charles de Preux avait succédé au colonel de Courten à la tête du régiment en 1806.

régiments craignaient autant de faire trop que de ne pas faire assez. Le peuple espagnol voyait en eux les soutiens du prince de la Paix qu'il haïssait; de jour en jour la populace se fit plus menaçante, allant même jusqu'à lacérer les drapeaux du régiment de Preux. Par un artifice diabolique, les Français rendaient encore plus suspect le régiment en lui témoignant ostensiblement une confiance qui semblait le rendre complice de leurs menées mais qu'ils étaient loin d'éprouver en réalité. La France regardait avec défiance ce régiment espagnol, autrefois au service de la France monarchique, lié maintenant par une capitulation avec les Bourbons d'Espagne et cherchant désespérément à ne pas compromettre son gouvernement.

La rapidité avec laquelle se succédèrent les événements en Espagne au cours du mois de mai avait de quoi laisser abassourdis les chefs du régiment valaisan. Le 9 mai, le ministre O'Farrill, par le canal du général Xavier de Negrete, informait le régiment de la nomination du duc de Berg à la fonction de lieutenant-général du royaume; cette nouvelle fut confirmée le lendemain par don Joachim Marti qui insiste pour que la bonne harmonie s'établît entre les troupes françaises et espagnoles; le 11 mai parvint au régiment l'interdiction de recruter des déserteurs espagnols ou français; enfin le 13 mai, le ministre Gonzales O'Farrill ordonna aux régiments de Preux et de Reding de se mettre sous les ordres du général Rouyer pour se rendre à l'armée Dupont cantonnée à Talaveyra de la Reyna.

L'ordre donné par le ministre espagnol faisait passer le régiment de Preux au service de la France; c'est ce que confirma une lettre envoyée de Madrid le 17 mai par le prince Murat: « L'Empereur m'ordonne de réunir les régiments suisses sous le commandement de généraux français et de les mettre sur le pied de ses armées, je suis persuadé que vous connaîtrez dans cette mesure de l'empereur une pensée éclatante de l'intérêt qu'il porte à votre brave nation ». L'ordre de Napoléon ne fut qu'en partie exécuté car seuls les deux régiments en garnison à Madrid et entourés par les troupes françaises furent incorporés bien malgré eux dans l'armée impériale.

Le prince Murat ne voulut pas laisser les deux régiments dans les environs de Madrid ni les envoyer immédiatement à l'armée Dupont; il les dirigea vers Séville pour renforcer cette place très menacée. Cette décision irrita fort l'empereur qui était peu disposé à mettre entre les

maines du général espagnol commandant la place de Séville deux régiments suisses qui cachaient mal leur sympathie pour l'Espagne. Il donna l'ordre lui-même à Murat de les mettre avec le général Dupont « parce qu'avec ce général ils agiront suivant l'impulsion française. Ils sont actuellement à Talaveyra, il faut les y laisser ».

A la suite de ces ordres et de ces contre-ordres, le moral du régiment se trouva au plus bas; à la fatigue s'ajoutait pour chacun une crise de conscience aiguë. C'est en vain que le commandant du régiment qui venait de recevoir de Murat le grade de brigadier essayait de gagner du temps pour recevoir les instructions qu'il avait demandées au gouvernement valaisan; les désertions se multipliaient et six capitaines demandaient leur mise en congé immédiate.

Pris au milieu de l'armée française, le régiment valaisan se sentait totalement étranger au corps de Dupont qui à son départ de Bayonne comptait 25 000 hommes répartis dans les divisions Barbon, Vodel, Gobert. Son chef, le général Dupont de l'Etang était un officier de l'ancien régime, brave mais sans grand génie. Son armée se composait de jeunes conscrits de 19 ans mal instruits et très peu résistants. Ils supportèrent mal les marches forcées qu'on exigea d'eux des Pyrénées à Tolède. Surpris par l'hiver castillan, les malades et les déserteurs se comptaient par milliers. C'est au milieu de cette troupe très médiocre que le régiment valaisan prit place; il forma avec le régiment de Reding une brigade placée sous la direction du général Schramm qui commandait dans la division Barbon.

Lorsque l'insurrection espagnole eut gagné toutes les régions de l'Espagne encore inoccupées par les armées françaises, le général Dupont reçut l'ordre de quitter Aranjuez, de traverser la Sierra Morena et de s'emparer des villes de Cadix et de Séville, foyers de l'émeute et sièges du gouvernement national. La division Barbon s'ébranla à la fin du mois de mai emmenant avec elle les deux régiments suisses qui marchaient sans aucun enthousiasme.

Les difficultés commencèrent en abordant la Sierra Morena où des bandes de paysans armés harcelèrent sans cesse les troupes françaises.

Le 3 juin, la division déboucha sur la plaine du Guadalquivir. Au moment de passer le fleuve à Andujar, le général Dupont apprit que toute l'Andalousie s'était soulevée sous les ordres du général Castanos secondé par le général Théodore de Reding.

Le 7 juin, la division Barbon emporta le pont de l'Alcoléa et se dirigea vers Cordoue qui fut prise d'assaut et pillée. Dans le désordre qui suivit, un grand nombre de soldats et d'officiers des deux régiments suisses rejoignirent leurs camarades restés fidèles à l'Espagne; c'est ainsi que le lieutenant José de Courten arriva au régiment de Wimpfen avec 150 grenadiers du régiment de Preux.

Le 17 juin, l'armée Dupont se retira sur Andujar, suivie pas à pas par l'armée de Reding. Durant près d'un mois, le régiment de Preux attendra dans la petite localité d'Utrera que la division Vedel vienne se joindre à l'armée Dupont. Un semblant de vie s'organisa; les soldats firent les moissons à l'aide de leur sabre et moulurent les grains de blé entre deux pierres. Chaque soir, les Valaisans entendaient sonner le rappel dans le camp espagnol et la proximité de leurs anciens camarades rendait leur tristesse plus profonde encore. Ni la gratification de 5000 francs que se partagèrent les chefs du régiment après la prise de Cordoue, ni les compliments envoyés par le duc de Berg ne parvinrent à rallier le régiment à la cause française.

Le 18 juillet, le général Dupont, mal informé et persuadé qu'il allait rencontrer ses deux autres divisions, reprenait sa retraite sur Tolède. Aussitôt, l'armée espagnole, par un mouvement tournant, lui coupa la route à Baylen.

Les deux armées se rencontrèrent à l'aube du 19 juillet. Les régiments français se lancèrent à l'assaut au fur et à mesure de leur arrivée sur le champ de bataille. Les deux régiments suisses furent parmi les premiers à ouvrir le feu; ils occupèrent le centre de la ligne de bataille. En face d'eux se trouvaient les « Suizos » qui portaient comme eux l'uniforme bleu azur.

Quatre fois le général Dupont ordonna l'assaut contre la triple ligne espagnole et quatre fois les français se retirèrent avec de lourdes pertes. De toutes les troupes engagées, les régiments de Preux et de Reding subirent le feu le plus meurtrier. Pour cette seule journée, le régiment de Preux perdit cinq officiers tandis que 13 autres portaient des blessures importantes. Parmi les sous-officiers et les soldats, l'on dénombre plus de 50 morts et une centaine de blessés graves.

Durant la nuit du 19 au 20 juillet, il se produisit au sein du régiment une crise morale qui détruisit les derniers scrupules. Par centaines, les soldats passèrent dans les rangs espagnols et le soir il ne restait guère

plus de 300 hommes autour des drapeaux des deux régiments. Quand à l'aube du 20 juillet, les canons donnèrent le signal de combat, les munitions commencèrent à faire défaut. Déjà le régiment valaisan, ou du moins la poignée d'hommes qui lui restait, se préparait à combattre à l'arme blanche, lorsque le général Dupont vint en personne leur faire reprendre la position de combat. Une dernière fois le régiment se déploya pour enlever la batterie qui leur faisait face; coude à coude, baïonnettes croisées, les hommes s'ébranlèrent vers le vallon qui les séparait de leur objectif; c'était un sacrifice héroïque que le général demandait à cette poignée de fidèles et leurs baïonnettes n'étaient qu'un rempart dérisoire contre la mitraille de l'ennemi. Ces hommes n'atteignirent pas le fond du vallon: au moment où tout paraissait perdu un roulement de tambour annonça la fin des combats et la capitulation du général Dupont. Autour des drapeaux il ne restait pas plus de 80 hommes qui prirent aussitôt le chemin de la captivité. Le régiment valaisan sombrait avec cette défaite.

Cette défaite n'entraîna pas seulement la disparition d'un régiment vieux de plus d'un siècle, mais elle sonna le glas du service capitulé en Valais. Le service d'Espagne n'avait été d'aucun secours pour le Valais et ne lui avait rapporté que des sommes bien insuffisantes pour réparer les déprédations françaises de 1798 et 1799. A défaut d'argent, il n'avait même pas apporté la gloire et la renommée aux armes valaisannes et pour beaucoup, Baylen avait terni les lauriers glanés sur les champs de batailles du XVIII^e siècle.

Capitaine Jacques SCHALBETTER